

UNE NEF QUI MÈNE AU CHÂTEAU DE BLOIS. LE MOTIF DU NAVIRE CHEZ CHARLES D'ORLÉANS

doi.org/10.15452/SR.2021.21.0003

Ramona Malita

Université de l'Ouest de Timișoara

Roumanie

malita_ramona@yahoo.fr

Résumé. Le motif de la nef est l'objet d'étude de cet article. Concernant le corpus littéraire, la présente investigation concerne les rondeaux et les ballades de Charles d'Orléans où on a identifié plusieurs tropes à l'aide desquels le poète construit cette image artistique. La démarche critique est thématique, herméneutique et intertextuelle, car l'étude met en lumière des textes de la littérature antique, trouvés en dialogue avec les poèmes de Charles d'Orléans. Le but de cet article est de répertorier et d'interpréter les symboles du navire ainsi que le chronotrope décrivant l'expérience affective de la prison, étant donné que ce poète médiéval français a été incarcéré pendant vingt-cinq ans par les Anglais, durant la Guerre de Cent Ans.

Mots-clés. Charles d'Orléans. Nef. Littérature française médiévale. Rondel. Ballade.

Abstract. **A Vessel that Leads to the Castle of Blois. The Motif of the Ship in Charles d'Orléans' Literary Works.** This article focuses on the motif of the ship. As literary corpus, the investigation concerns the roundels and ballads of Charles d'Orléans where several tropes have been identified with the help of which the poet constructs this artistic image. The critical approach is thematic, hermeneutical, and intertextual, because the study highlights texts from ancient literature, being in dialogue with Charles d'Orléans' poems. The aim of this critical work is the interpretation of the symbols of the ship as well as the chronotope describing the emotional experience of the prison, given that this medieval French poet was incarcerated for twenty-five years in England during the Hundred Years War.

Keywords. Charles d'Orléans. Ship. French medieval literature. Roundel. Ballad.

Le roi Salomon construisit des navires [...] sur les bords de la mer Rouge, dans le pays d'Édom. (Bible, 1 Rois 9 : 26)

1. Introduction : Que voit-on au-delà d'une nef ?

L'image et l'imaginaire de la barque sont associés à un voyage, soit dans ce monde, dans les mers et les océans mystérieux et inconnus, soit pour le dernier voyage, le grand passage de l'âme vers le royaume des morts. L'archétype de tout navire est sans doute l'arche de Noé, associé à une maison, à une coquille protectrice ou bien au ventre maternel. La nef renvoie en même temps à l'idée d'endurance et de sécurité manifeste lors d'une traversée temporelle, spatiale, émotionnelle, spirituelle, toujours difficile vers un au-delà. (Evseev, 2001 : 20). La barque devient le synonyme de la protection des âmes contre les naufrages dans les mers orageuses de la vie. Dans le plan cosmologique, estime Ivan Evseev (2001 : 43) dans son *Dictionnaire de symboles et d'archétypes culturels*, elle correspond à un astre qui tourne autour d'un Centre, et, symétriquement, dans le plan des réalités terrestres, elle est l'image de la vie qui mène l'homme vers un certain centre : familial, amoureux, religieux, spirituel, transcendant, etc.... La nef, la barque, le navire, le bateau sont des véhicules mortuaires qui transportent les âmes vers l'au-delà. Le même anthropologue (Evseev, 2001 : 44) soutient que, de ce point de vue, la nef renvoie au symbolisme de l'oiseau, aspect que l'on retrouve dans la forme de la construction des embarcations à l'époque de l'Antiquité qui, dans la plupart des cas, avaient un cou d'oiseau, et les nefs de guerre possédaient un bec métallique (*navis rostrata*).

Qui plus est, nous y ajouterions une nuance, peut-être moins valorisée : le voyage-échappée, qui sert à s'enfuir soit d'une autorité administrative (évasion), soit spirituelle (désobéissance). Le navire fait fonction de cache de Dieu dans le cas de Jonas, par exemple : étant convaincu que Dieu ne lui parlait plus s'il ne se trouvait plus sur la terre sainte (c'est-à-dire la terre ferme de son peuple), il s'éclipse à Tars (au lieu de se rendre à Ninive, selon les dire de Dieu) à l'aide d'une nef qui le transporte loin, croyait-il, du visage de Dieu et de la responsabilité qu'il avait envers Lui et la cité maudite. Par conséquent, il ne serait plus obligé à écouter les ordres du Tout-puissant. Rien de plus faux : la « machine » ne fait que transporter, pas exempter d'un devoir spirituel.

'Machine' nécessaire à alléger le transport des gens et des marchandises, la nef est en même temps porteuse de mots, assure, le long des millénaires, le commerce d'idées et les échanges culturels, parle en cachette d'un voyage invisible d'un cœur effaré ou bien revigore les relations de bon voisinage entre les amis.

Il n'est pas sans importance de rappeler que le navire est presque toujours associé à l'idée de richesse autant sur le plan individuel (les biens d'une personne) que collectif, à savoir l'aisance d'une communauté, d'une cité, d'un peuple ou d'un pays. En outre, la nef incombe un sens connotatif supplémentaire, car elle est synonyme de la suprématie économique, politique et sociale, au vu des possibilités de développement que ce bateau peut accomplir à la fois pour ceux qui le détiennent que pour les autres qui en profitent : les propriétaires arrivent à faire épanouir des relations / rapports d'entraide et de prospérité avec leurs voisins, amis et même ennemis, en vue de mettre au point des traités politiques de bon voisinage ou « jumelage » dans le but d'un

mariage profitable. D'ici jusqu'à la flotte royale (soit commerciale, soit militaire ou les deux) qui fait croître la domination et l'influence politique dans une région peu ou prou, il n'y a qu'un pas.

À l'époque de Charles d'Orléans, la période qui nous intéresse, car c'est son château de Blois qui est dans le titre de notre étude, il n'y avait pas de nef à moteur, mais des galères à rames, françaises, fabriquées dans les arsenaux conçus selon le modèle vénitien. Au XV^e siècle cet établissement – le secteur économique enregistrant le vrai essor d'un pays –, servait en égale mesure à la construction, au ravitaillement et à l'armement des navires. Selon nous, ce n'est pas au hasard que Charles d'Orléans fait des références à des nefs dans ses poèmes : n'oublions pas qu'il est un noble de la haute aristocratie française¹, connaissait ce que c'est que la suprématie économique rendue par une flotte, et il est un prisonnier non sans importance diplomatique dans les mains des Anglais durant la Guerre de Cent Ans.

Notre étude se propose de passer en revue les connotations et les dénnotations du motif du navire dans les ballades et les rondeaux de Charles d'Orléans, suivant des approches stylistiques et herméneutiques, afin de mettre en relief la richesse de l'œuvre poétique de cet écrivain, une voie lyrique profonde parmi les dernières du Moyen Âge français. C'est une entreprise thématique, et, selon nos lectures critiques, il n'y a pas d'investigations interrogeant ce motif chez Charles d'Orléans parmi les recherches médiévistes.

2. 'À la recherche ... de la nef de l'espoir perdu(e)' ?

Les mots – je l'imagine souvent – sont de petites maisons, avec cave et grenier. Le sens commun séjourne au rez-de-chaussée, toujours prêt au « commerce extérieur », de plain-pied avec autrui, ce passant qui n'est jamais un rêveur. Monter l'escalier dans la maison du mot, c'est, de degré en degré, abstraire. Descendre à la cave, c'est rêver, c'est se perdre dans les lointains couloirs d'une étymologie incertaine, c'est chercher dans les mots des trésors introuvables. Monter et descendre, dans les mots mêmes, c'est la vie du poète (Bachelard, 1961 : 139).

Subtile invitation au voyage intérieur alors que les mots nous aident, à nous tous : poètes et non-poètes ; enrichissante invitation au voyage alors que l'écrivain cherche le mot approprié pour exprimer son état d'âme ou la pensée fugitive ; perçante invitation au voyage alors que le critique littéraire cherche les hauts et les bas - le devenir donc-, d'une image artistique d'un écrivain ; perspicace invitation au voyage alors que l'enfant cherche sa place dans une/la patrie des mots. C'est comme naviguer dans les mers ...des sens ; c'est le travail même du critique littéraire dans son effort de trouver les origines de la pensée créatrice de l'écrivain. Ce n'est pas par hasard que nous avons mis en exergue de ce sous-chapitre les dire de Bachelard.

Dans la *Ballade 75* (LXXV) de Charles d'Orléans le motif de la nef se conjugue avec un autre motif représentatif et récurrent dans la poésie de cet écrivain médiéval : le mal du pays,

¹ Bon sang ne saurait mentir : Charles d'Orléans à une belle histoire de famille, donc un lignage royal, menant aussi à un roi : Louis XII, son fils. Le père de Charles d'Orléans est le frère cadet du roi Charles VI, le parrain de l'enfant, qui lui donne son prénom. Valentine Visconti, sa mère, est la fille du duc de Milan. Milieu familial élégant et lettré. Enfance studieuse, itinérante près de sa mère dans les domaines familiaux : les comtés de Blois, Valois et Beaumont. Voir Gérard Gros, p. 460.

dans un exercice de sincérité semblable à une 'lettre'. Le médiéviste Daniel Poirion (1978 : 368) donne une excellente définition de la ballade comme genre littéraire pratiqué par les poètes courtois : « La ballade est une sorte de lettre poétique ; sa fonction est celle du message, un message développé, explicite, raisonné. En face du sérieux officiel et conventionnel du chant royal, le message de la ballade paraîtra plus sincère. C'est le cadre favori pour la grande mise en scène du monde intérieur, quand le poète se dédouble pour assister au spectacle de sa propre pensée et dialoguer avec lui-même. » Suivant les termes de ces considérations, la ballade de Charles d'Orléans est écrite sans doute au mois de novembre 1415, à quelques semaines de distance du moment où il a été fait prisonnier par les Anglais. Entre 1415-1440 Charles d'Orléans a été captif en Angleterre, à Douvres, Londres, Windsor, Yorkshire, Northamptonshire, Lincolnshire, dans le château de Wingfield, du comté de Suffolk. Durant ce quart de siècle, il va consacrer beaucoup de temps à la lecture, à la méditation, enrichir son esprit et composer de la poésie courtoise. L'histoire raconte que le 25 octobre 1415, suite à la bataille d'Azincourt (l'une des multiples conflits armés de la Guerre de Cent Ans) Charles – adoubé un jour avant – est retrouvé parmi les morts et emprisonné. La rançon, puisqu'il fait partie de la haute aristocratie française, est fixée à maintes centaines de milliers d'écus d'or, et, par cela, menace de faillite les États du prince (Gros, 2001 : 460).

Dans cette ballade, le navire est porteur/passeur de sentiments au-delà de La Manche vers la France interdite où le cœur est resté. Uniquement le cœur du poète, car sa plume, sa tête et sa diligence sont en Angleterre où il a encore à porter des négociations en vue de sa libération. Telle une page étincelante de souvenir des amours passées et qu'on croirait « arrachée » à la poésie courtoise de langue d'oc a pour verso une dénotation digne de figurer dans un dictionnaire des symboles archaïques.

Chargeant alors sur la nef d'Espérance
 Tous mes souhaits, je les priai d'aller
 Franchir la mer sans prendre de retard,
 Pour saluer la France de ma part.
 Que Dieu nous donne une vraie paix bientôt !
 J'aurai loisir, s'il peut en être ainsi,
 De voir la France où mon cœur est resté. (d'Orléans, 2001 : 147-149)

Le bateau ouvre un monde de l'imagination, de rêve où tout est possible, car l'espoir, cette 'marchandise' sans prix qui remplit toujours les vaisseaux de la poésie de Charles d'Orléans, rend tout faisable, mêmes les desseins les plus inabordables. Elle, la nef, a encore un rôle/but : saluer la France de la part de celui qui n'aura plus la chance peut-être de la revoir à jamais. C'est un voyage symbolique inverse, vers l'âme, les souhaits et les rêves du tréfonds du poète. C'est une récupération d'une terre natale (un espace affectif donc) dans un espace clos, hostile, point favorable, voire fatal. L'Angleterre crayonne, chez Charles d'Orléans, une géographie dysphorique pour le moi lyrique qui essaie une rentrée imaginaire dans un espace euphorique : la France de ses ancêtres, grâce à cette 'machine' qu'est la nef. À condition qu'elle soit chargée d'Espoir.

L'émouvante *Ballade 75* (LCCV)² où Charles d'Orléans exprime sa douleur de voir de loin les falaises de la France est l'expression de la nostalgie des terres natales éloignées : il y fait référence à une « machine » qui peut lier, symboliquement au moins, une terre ferme de la France et une terre ferme de l'Angleterre, le territoire de sa captivité prolongée. Son désir serait de 'charger' la nef de tous ses tourments et de les déposer à l'embarcadère du port français en passant, sans payer 'cédula', par la douane de la paix intérieure. Le refrain « De voir la France où mon cœur est resté » qui clôt chaque strophe de la ballade tout comme l'envoi, est la clause de texte aussi ; il explique, en même temps, l'insertion du motif de la nef qui, chargée d'espoir, franchit la mer vers la France chérie. Ce vers est presque un cri de désespoir qu'on peut lire en filigrane de la ballade, sorte de mixture affective multiple, allant de la révolte contre les ennemis personnels et du pays à la résignation qui a pour objet un espace géographique affectif, mais « chimérique » : la France. La nef est ici métaphorisée car elle transporte l'espoir que sa terre chérie sera un jour revue et embrassée. Si le navire assure les besoins de déplacement dans les mers des gens et/ou des marchandises, et, par cela, il participe à l'essor économique de la région, alors la pensée créative transfère la même nuance dans la construction poétique d'une litote³, car au-delà du texte on comprend beaucoup plus que cette lamentation après les terres natales : le sort changera sans doute un jour : *fortuna labilis*.

Concurremment une autre connotation comporte le motif de la nef dans la ballade 98 (XCVIII) où, dans son envoi on lit que :

Les nefs dont je parlais plus haut
Remontaient, moi, je descendais
Contre les vagues de Tourment :
Quand Il voudra, que Dieu m'envoie
À volonté le meilleur vent ! (d'Orléans, 2001 :163)

Le château de Blois, évoqué dans la *Ballade 98* (XCVIII), est le 'chez soi', rêvé de loin et depuis longtemps, vers lequel le poète se rend, au moins en imagination, par voie fluviale dans le vaisseau. C'est une remonte, tant désirée, dans les eaux de la Fortune, mais lui, l'infortuné, il « descend » contre les vagues de Tourment », car il n'a pas, malheureusement, « à volonté le meilleur vent ! » qui l'emmène chez soi, à Blois. On reconnaît ici facilement le motif de *fortuna labilis* dont les romantiques se serviront abondamment plus tard. L'antithèse des deux :

2 Nous donnons le texte de la ballade en entier juste pour la beauté des vers, même si les autres vers ne parlent plus de nefs : *Portant un jour le regard vers la France, / Je retrouvai, à Douvres sur la mer, / Le souvenir de la douceur de vivre / Que je goûtais jadis dans ce pays. / Sans le vouloir, je fus surpris de soupirs / Alors même qu'il était apaisant / De voir la France où mon cœur est resté. / Réfléchissant, je trouvais pas sage / De m'écouter soupirer dans mon cœur, / Puisque s'ouvre, je le vois, le chemin / D'une vraie paix, riche de tous les biens : / Je convertis ma préoccupation / En réconfort, sans pourtant me lasser / De voir la France où mon cœur est resté. / Envoi : C'est un trésor sans prix, la Paix ; la Guerre, / Je ne peux pas l'aimer ; longtemps, à tort / Ou à raison, elle m'a empêché / De voir la France où mon cœur est resté.*

3 Trope dont la dénomination est empruntée au grec *λιτότης* « simplicité, absence d'apprêt ». Terme de rhétorique désignant la figure par laquelle on laisse entendre plus qu'on ne dit. Voir JARRETY, Michel, *Lexique des termes littéraires*, Paris, Gallimard (coll. le livre de poche), 2001, p. 162.

le voyage en amont vers la France géographique et l'effondrement en aval vers le pays de 'Tourment', est mise en lumière par les deux verbes opposés : 'remonter' et 'descendre' qui construisent deux vecteurs d'une trajectoire menant à une expérience dysphorique de la « longue attente » qu'est la prison. Nous rappelons que le volume de ces ballades s'intitule *En la forêt de longue attente*. D'où le thème du mal du pays. Ici, dans le château de Blois, le moi lyrique construit le chronotrope du souvenir où le *chronos* est marqué par le temps évoqué de l'enfance et de l'adolescence heureuses, et le topos est marqué par le comté de Blois, à savoir la maison familiale, associée à trois figures chéries, mortes au moment de la remémoration : la mère, Valentine de Milan, le père, Louis d'Orléans, et la première épouse, Isabelle de France, dont Charles garde une seule trace avec le présent : leur fille, Jeanne. La liaison entre ces repères spatio-temporels est faite par cette 'machine', désignée dans la ballade par trois substantifs différents (« les vaisseaux », « le bateau du monde », « les nefes »), tous allusifs au même symbole : le passage de l'homme dans « l'océan des âges » de la vie (pour emprunter un syntagme lamartinien romantique de plus tard). Grâce à ce motif de la nef, la *Ballade 98* (XCVIII) est, peut-être, la plus à la portée des romantiques de cinq siècles plus tard quand ceux-ci emprunteront à Charles d'Orléans un peu de l'atmosphère où ils suggèrent plusieurs types d'évasion : temporelle (dans le passé individuel et collectif), spatiale (dans des pays éloignés et/ou exotiques) et modale (la rêverie, les espaces oniriques, les mondes parallèles des souvenirs, etc...).

On a l'impression que la fable de Phèdre, *Le sort des hommes*, se trouve en dialogue intertextuel avec cette ballade, car la fable synthétise la même situation de vie et les mêmes contraintes du sort peu chanceux par allusion au motif du navire malmené par le vent défavorable, pareillement à la poésie de Charles d'Orléans : « 1. Un homme se plaignait du triste état de sa fortune. 2. Ésope, pour le consoler, inventa cet apologue. Un navire était battu par une tempête furieuse ; 4. l'équipage en pleurs ne voyait plus que la mort, 5. lorsque soudain le temps change, redevient serein ; 6. et le bâtiment, hors de danger, est poussé par des vents favorables. 7. Les Matelots se livrent aux transports d'une joie excessive. 8. Mais le pilote, que le péril avait rendu sage, leur dit : 9. « Il faut être modéré dans la joie, comme dans les plaintes ; 10. car la vie entière n'est qu'un mélange de douleurs et de plaisirs. »⁴ (Livre 4, *Fable XVII*^e). Les vers de Phèdre renvoient au motif du vent favorable qui fait diriger la nef dans la bonne direction et qui, en subsidiaire, est une métonymie pour la déesse Fortuna ; *mutatis mutandis*, celle-ci devient Dieu chez l'écrivain français catholique. Subséquemment, ce motif assimile le sens de soumission totale à la bonne volonté de Dieu qui accomplit les destins de ses fidèles. Ici le « bâtiment » a le rôle de comparaison inverse, car les nefes dont le poète parle sont les vaisseaux qui le transportent d'Orléans vers Blois (c'est le moyen de transport habituel : la voie fluviale) ; or, les navires se déplacent en amont, tandis que, par expansion métaphorique, le cœur sensible se dirige vers le tourment, en aval, vers l'abîme de la solitude où l'exercice du soli-

4 Pour la beauté du texte latin nous donnons la fable en intégralité. Liber IV, Fabula XVII : DE FORTUNIS HOMINUM. Cum de fortunis quidam quereretur suis, Aesopus finxit consolandi gratia : « Vexata saevis navis tempestatibus, inter vectorum lacrimas et mortis metum faciem ad serenam subito ut mutatur dies, ferri secundis tuta coepit flatibus nimiaque nautas hilaritate extollere. » Factus periculosus tum gubernator sophus : « Parce gaudere oportet et sensim queri, totam aequae vitam miscet dolor et gaudium. »

loque n'est plus réparateur. L'antithèse des trajectoires, les nef en haut, l'âme en bas, présage en quelque sorte le futur industriel où la société, grâce aux machines, connaît l'essor économique, tandis que l'âme humaine, sous le stress que la machine implique, est à la rencontre avec la crise affective tout d'abord, suivie par tant d'autres.

3. La nef qui mène vers le 'chez-soi' ?

Parfois le motif de la nef chez Charles d'Orléans est construit à l'aide d'une métonymie, car le sens est de 'navée', comme, par exemple dans le *Rondeau 332* (CCCXXXII) où il est associé de nouveau au réconfort.

Je vous fais chef de ma galère⁵
Chargée de préoccupation.

Au port de Destinée Heureuse
Dépêchez-vous de décharger
La marchandise d'Espérance,
Et rapportez-moi quelque argent :
Pour payer mon emprunt de Joie,
Je vous fais chef de ma galère ! (d'Orléans, 2001 : 401)

La galère – ce bâtiment de guerre, long et étroit, à un ou plusieurs rangs de rames et à voiles –, était en usage au Moyen Âge (et jusqu'au XVIII^e siècle) et est porteur d'un symbole : la domination fluviale et le pouvoir militaire, donc une suprématie manifeste contre les ennemis. Mais le texte dévoile, ici, un sens détourné de la galère, celui de porteuse de la guerre d'âme qui, incarcérée, est étouffée de « préoccupation », à savoir des troubles du cœur. Le port de la « destinée heureuse » est indubitablement la France et le château de Blois en particulier, pris pour 'chez-soi'. Si on s'exprime en termes du chronotope, alors l'écrivain a recours à un topos du souvenir – Blois –, dans le but de contrecarrer et de mieux endurer les conséquences néfastes du topos du présent : la paille humide des cachots. Charles est cet homme que les Anglais répriment et séquestrent, un homme dont on brime l'expression du désir et que l'on prive de langage. Mais Charles d'Orléans a la puissance d'apprécier sa position 'privilegiée' d'être enfermé dans la Tour de Londres et non à la cave, donc à la tête de l'édifice. Ainsi, le moi poétique se réjouit de pouvoir penser, certainement le double de lui-même, en figure de l'auteur qui crie à défaut de pouvoir écrire. Il n'a pas la chance d'avoir une chambre à lui (lui qui, en France, était le propriétaire d'un des plus magnifiques châteaux de la vallée de la Loire) ; son « chez-soi » est dans sa tour de prison, dans sa tête, à la fois prison réelle, prison mentale et fabuleux espace d'imagination et de création. Des frontières du pays à celles du psychisme, le chez-soi, à savoir les ballades et les rondeaux, de Charles d'Orléans raconte(nt) une histoire de claustration et de liberté en même temps.

Les dictionnaires (*Trésor de la Langue Française Informatisé*, *Le Robert. Dico en ligne*) indiquent que « chez-soi » est une locution qui s'est formée au XVII^e siècle pour désigner l'endroit où

5 Navire de guerre à rames.

on vit. Pourtant, elle dépasse, par son esprit et ses connotations, l'idée stricte de lieu. Ce n'est pas simplement l'appartement ou la maison, mais l'espace investi affectivement, vécu et aimé. C'est ce qu'on met de soi à l'intérieur de la maison et pas seulement la maison. Face à la politique des affaires extérieures, rester chez soi (emprisonné dans la Tour de Londres) est paradoxalement la meilleure garantie de paix du monde, car si la France et l'Angleterre ne sont pas en conflit, c'est une forme de paix. Le chez-soi est donc, avant toute chose, le logement mais pas n'importe lequel : le nôtre, celui où on a ses habitudes bien à soi. Les murs et le toit représentent un rétrécissement de l'espace vital au sens fort, comme un espace où se maintenir en vie. Pour les incarcérés, le chez-soi ne peut être perçu comme un cocon ou une coquille, mais plutôt comme une prison et un lieu de séquestration. Les limites du corps, celles de l'esprit, du cœur amoureux et aussi du cerveau qui pense, rêve et imagine, retrouvent *illico presto* une illustration littéraire dans le motif du pénitencier. En période de réclusion politique, comme dans le cas de Charles d'Orléans, ces espaces se trouvent particulièrement mis à l'épreuve, pour le meilleur et pour le pire, car les angoisses les plus terribles ont la fâcheuse manie de rester chez elles, c'est-à-dire en l'âme troublée (voir ce motif dans la *Ballade 98* (XCVIII) détaillée plus haut) ce qui est synonyme de rester face à soi, de rester confiné en soi.

Charles rêve d'avoir sa chambre à lui. Une chambre avec une porte qu'il puisse choisir d'ouvrir ou de fermer, à l'aide d'une clé. Et puis, une fenêtre qui s'ouvre sur le monde. Pas grand-chose ; juste ce qu'il faut d'espace pour rêver et voyager dans cet endroit intérieur et infini du chez-soi. Quant au poète, il croit, bien avant Gaston Bachelard (voir la citation plus haut), que les mots sont autant de petites maisons qui ouvrent leurs portes et leurs fenêtres. Debout, se tenant droit à la fenêtre, le poète frappe à une porte et tout reste à imaginer grâce à une « machine » voyageant dans les mers : la nef.

Gérard Gros (2001 : 19-21) apprécie que les ballades de Charles d'Orléans soient un journal intime d'un amour perdu, soit suite à la mort (de la première épouse), soit suite à l'emprisonnement chez les Anglais ; de ballade en ballade, une biographie amoureuse se dessine, fort retournée aux leçons de la vie. Dans l'histoire d'amour, figée dans le temps, le bateau devient le 'transport' miraculeux qui s'envole vers le château de la Domna aimée : Belle (Isabelle de France, morte en 1409, lors de l'accouchement de leur fille, Jeanne) ou Bonne (Bonne d'Armagnac, la deuxième épouse de Charles), pour la caresser ou lui déposer un baiser chaste (peu ou prou) sur le front blanc comme la neige. Alternance kaléidoscopique entre idéalisation amoureuse et tristesse, sérieux et autocompassion, présent et passé, le soupir de Charles d'Orléans s'exprime à son tour dans l'instabilité d'une écriture évocatrice, doublée par une sensibilité excessive et inlassablement encadrée dans un présent continu – carcéral –, qui lui est devenu insupportable. Charles d'Orléans refrène ses passions (tantôt amoureuses, tantôt patriotiques sinon politiques), il laisse, dans ses poésies, cette impression, car sous le tumulte de ses souhaits se cache sa haine contre les Anglais qui le séparent pour des décennies autant de sa famille que de son pays chéris. En fait, il les détourne en une ode indirecte (un péan adressé à sa terre natale), comme les ayants droit parlant de leurs fiefs : la mauvaise fortune, au lieu de l'abattre, l'exaspère. Charles d'Orléans exulte en voyant, grâce à son imagination, que le bonheur, même passager, peut être construit dans la tête.

Dans le *Rondeau 347* (CCCXLVII)⁶ le motif du bateau 'aide' encore une fois le poète : cette fois-ci à la construction du thème du bonheur éphémère sur la terre ; c'est une autre modalité d'illustrer le *carpe diem* d'Horace (si en vogue durant la Renaissance), conformément auquel il vaut mieux se réjouir de la vie dans chacune étape de notre passage terrestre. Chez Charles d'Orléans, le navire représente le passage d'une phase de la vie à l'autre, comme la succession des âges dans la vie de l'homme. Traverser en bateau les mers orageuses c'est franchir la vie, elle aussi orageuse parfois.

Dîner au bain, déjeuner en bateau,
 Au monde il n'est de compagnie semblable.
 L'un parle ou dort et l'autre chante ou crie,
 Les autres font ballades ou rondeau. (d'Orléans, 2001 : 417)

Ici, le motif du bateau est repris trois fois, selon la forme fixe de la tradition médiévale des rondeaux, à savoir le premier vers du premier quatrain devient le troisième vers de la deuxième strophe (toujours quatrain), puis le dernier vers de la troisième strophe (qui est un quintile). Selon cette position dans la structure de la poésie, ce premier vers est, en fait, la clausule du texte, remplissant le rôle de refrain, même si c'est le couple des deux premiers vers qui ont allure de refrain du rondeau (il se répète au final de la deuxième strophe). Nous supposons que l'écrivain s'(auto)situe entre ceux qui « font ballades et rondeau[x] », car il cherche une compagnie intellectuelle qui puisse satisfaire son goût de lecture et de conversations élevées qui faisaient, au temps jadis, le plaisir de son château. D'ailleurs, les biographes (Gros, 462-463) dévoilent que, une fois débarqué en France, après sa libération, il organisera un 'concours de Blois' (dont la date doit être reportée à 1460) : une dizaine de poètes (dont François Villon) composent une ballade dont le premier vers (« Je meurs de soif auprès de la fontaine ») est l'incipit d'une ballade composée par Charles en 1455-6 ; une sorte de cénacle littéraire donc où la provocation a été d'écrire librement à partir d'un sujet fixe. C'est un rêve, parmi d'autres, accompli dont l'origine est bien avant, durant la période de pénitencier du poète : c'est un exercice affectif de récupération grâce à la littérature.

4. Conclusion

Le motif de la barque ou de la nef est lié, presque dans tous les actes mentaux, au voyage, au transport, à la communication et aux échanges de toutes sortes, à partir de ceux commerciaux jusqu'à ceux d'idées.

Les ballades et les rondeaux de Charles d'Orléans tissent minutieusement en filigrane la micro-histoire personnelle d'un prisonnier-artiste et dessinent la trajectoire de ses deux

⁶ La littérature médiévale connaît une variante particulière de rondeau, formé de douze vers dont la structure se compose d'un quatrain, un tercet et un quintile. Poésie à forme fixe, les deux premiers vers sont (presque) identiques aux vers 7 et 8, et le vers indépendant reprend le premier vers du poème. Toujours les deux premiers vers annoncent le thème du rondeau. Voir plusieurs remarques pertinentes concernant la congruence entre le contenu et la forme des poésies à formes fixes dans le dictionnaire d'Irina Petraş *Teoria literaturii. Dicţionar-antologie* [Théorie de la littérature. Dictionnaire-anthologie]. Cluj-Napoca : Biblioteca "Apostrof", 2002, pp. 185-189.

amours : la femme et la Patrie. Dans cette trame de l'amour impossible, nourri uniquement dans l'imagination, est dévoilé grâce aux poèmes – confessions que le malheureux poète peaufine dans la Tour de Londres ou dans les comtés de l'Angleterre ; le navire y acquiert des rôles différents :

1. C'est le « véhicule » du héros qui, par le biais de l'imagination se trouve aux portes du palais de la Domna aimée ;
2. C'est une pièce, richement munie et ornementée, de l'arsenal de l'aristocratie ayant le rôle de la définir en rapports internationaux : commerciaux et/ou militaires ; la nef circonscrit en égale mesure le pouvoir financier car elle est abondamment chargée avec des marchandises rares qui, peu ou prou nécessaires au quotidien, indiquent d'une manière indirecte les relations de la personne ou de la communauté avec d'autres, plus éloignées.

Par l'intermédiaire de ce motif, « la nef d'Espérance », le Moi lyrique fait ressortir un caractère humain large, transcendantal, et sinon universel, du moins globalisant, qui dépasse la sphère limitée de l'existence individuelle du poète. De temps en temps surgit, au lieu de ce Moi lyrique métaphysique, le Moi empirique du poète, en tant qu'individu, qui apparaît chargé de certains éléments de son histoire personnelle. Ce syntagme récurrent chez lui traduit le symbole de l'aspiration à la délivrance. Elle exprime le même sentiment et le même vœu : « Que Dieu nous donne une vraie paix bientôt ! »

Bibliographie

- ✧ BACHELARD, Gaston (1961). *La Poétique de l'espace*. Paris : PUF.
- ✧ D'ORLEANS, Charles (2001). *En la forêt de longue attente et autres poèmes*. Préface et postface de Gérard Gros. Paris : Gallimard, NRF.
- ✧ EVSEEV, Ivan (2001). *Dicționar de simboluri și arhetipuri culturale*. Timișoara : Amarcord.
- ✧ FÈDRE (2011). « Le Sort des hommes. De fortunis hominum ». *Les Fables de Fèdre*.
- ✧ <https://fables-de-phedre.blogspot.com/2011/09/le-sort-des-hommes.html> [23.02.2020].
- ✧ JARRETY, Michel (2001). *Lexique des termes littéraires*. Paris : Gallimard.
- ✧ LE ROBERT. DICO EN LIGNE. <https://dictionnaire.lerobert.com/> [25.02.2020].
- ✧ PETRAȘ, Irina (2002). *Teoria literaturii. Dicționar-antologie*. Cluj-Napoca : Biblioteca Apostrof.
- ✧ POIRION, Daniel (1978). *Le poète et le prince. L'évolution du lyrisme courtois de Guillaume de Machaut à Charles d'Orléans*. Genève : Slatkine Reprints.
- ✧ TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE INFORMATISÉ. <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm> [25.02.2020].

Ramona MALITA

Universitatea de Vest din Timișoara, România
 Facultatea de Litere
 Departamentul de Limbi Romanice
 Bulevardul Vasile Pârvan, no. 4
 300223 TIMIȘOARA
 România